

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 12

Artikel: Une grosse caisse disparue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 19 mars 1921. — Entre nous voisins... L'Effeuilleuse. — Lo Vilhio Dêvesa : A bré teindu. — L'incoura et la musiqua. — Ainsi parla Malbout, Jean de la Cerjaulettaz. — Pour ceux qui l'ont. — C'est comme ça ! J. M. — A l'eau ! porteur d'eau ! S. H. — Le parler vaudois. — FEUILLETON : Berthe Bernard, nouvelle vaudoise inédite, G. Héritier. — Le major Davel. — Assoc. des Vaudoises.

Nous avisons les abonnés que les remboursements seront présentés par la poste à fin mars.



ENTRE NOUS VOISINE...

COMME vous le dites, ma voisine, je suis décidée à prendre la vie par le « bon bout ». — seulement je ne vois pas ce qu'il y a là de coupable ? Vous m'avez lancé cet axiome comme un seau d'eau froide à la tête d'un ami de Bacchus ! Cela parce que je n'abondais pas absolument dans le sens de vos mécomptes ! Si j'ai peut-être manqué de compréhension ou de mesure, je vous prie sincèrement de ne pas m'en vouloir. Rien n'est plus difficile que de conserver son équilibre entre deux extrêmes ! En essayant de vous prouver que vos ennuis domestiques n'avaient pas l'importance que vous leur donniez dans le premier moment d'impatience et de découragement, j'ai peut-être « prêché ». Encore une fois pardonnez-moi en faveur de mon intention qui était de vous rassérer et voyons ensemble, voulez-vous, si l'affaire en litige vaut qu'on lui sacrifie ne fût-ce qu'un moment de bonne humeur. Votre cuisinière vous a donné son congé et votre couturière vous a manqué une robe. C'est évidemment ennuyeux mais plus « vexant », que triste, avouez-le.

Si cette fille vous quitte de gaité de cœur, c'est apparemment que sa fidélité et l'affection que vous étiez en droit de lui supposer étaient de qualité bien médiocre. De plus, malgré les complications d'un changement voyez dans celui-ci l'occasion de vérifier de près l'état de votre ménage. Il y a de ces choses qu'on ne fait que lorsque la nécessité s'en mêle. Prenez garde cependant que votre entourage, et surtout votre mari, n'en souffre pas. Une bonne huitaine passée au milieu des armoires, près du potager, cela peut faire l'effet d'une salubre retraite. Et après comme la liberté reconquise vous paraîtra belle, comme cette expérience de « chaîne » vous aura rendue indulgente !

La robe manquée est peut-être plus indigeste. Longtemps elle pèsera sur votre coquetterie, longtemps vous garderez une obscure rancune à l'ouvrière... pourtant si excusable ! Je ferai d'ailleurs de même. Essayons de nous mettre à la place de nos fournisseurs... il y a quelquefois de la maladresse, de l'inattention, mais si souvent, aussi, de l'extrême fatigue ! une lassitude que seul l'impérieux besoin de gagner fait surmonter. On n'a pas le courage de re-

fuser l'ouvrage dont le produit aidera à vivre... on le fait mal parce que les doigts usés n'obéissent plus. Est-on si coupable que cela ? S'il n'y avait que ce courage-là qui nous manque jamais, nous serions bien privilégiés !

Vous me reprochez de prendre trop facilement le bon côté des choses. Mais je vous assure que cela ne m'empêche point de faire effort pour les arranger, que cela ne m'empêche point aussi de « grogner » quelquefois ! J'aimerais à mieux mériter votre coup de patte ! Je me souviens d'une amie qui avait, disait-elle, pris l'attitude dans la vie d'être heureuse. A vrai dire, elle n'avait pas pour cela de meilleures raisons que la moyenne des femmes, mais elle avait si bien pris le pli de rechercher l'agrément des circonstances, de se satisfaire du peu qui lui était donné qu'en vérité elle touchait au bonheur. Je n'en suis hélas pas encore là sur le chemin du progrès. Pourtant la petite distance parcourue a suffi pour me faire découvrir la clarté et l'allégresse dont le but est illuminé. J'aimerais vous le montrer.

L'Effeuilleuse.

Une grosse caisse disparue. — On lit dans un journal de 1838 :

« Le citoyen D. M., timbailleur (sic.) de la Musique de L., prévient la personne qui s'est emparée de la grande caisse de la dite musique dont il est responsable, qu'il lui sera fort obligé de vouloir bien la lui rendre à (ici l'adresse). »



A BRÉ TEINDU

CEN vâi prâo soveint dâi valottets essiï lâo fôoce ein tegneint oûï à bré teindu. Lè z'ons pâovont teni on batêran pè lo bet dâo mandzo ; dâi z'autro on paufai ; dâi troisièmo, on fusi pè lo bet dâo canon, âo bin onna chaula pè 'na piauta dè dévant, et y'ein a mimameint que preteindont que di gaillâ sè pâovont mettrè onna seille su lo pliat dè la man et la teni à bré teindu dèzo la goletta dâo borni tantqu'è que le sâi raze.

L'autro dzo qu'on part dè dzouvenès dzeins dèvasâvont dè cein, on gaillâ qu'étâi quie, lâo fâ :

— Eh bin, tot cein n'est reïn ; mè, ye pu teni on bâo à bré teindu pè la quia.

— On bi caïon ! s'on lâi repond ; faut avâi mé d'acquouet que tet po cein poâi féré.

— Eh bin, l'est coumeint vo dio, volliâi-vo frémâ po on litre que tigno ion dâi bâo à l'assesseu à bré teindu pè la quia ?

— Po dou, se te vâo, s'on lulu lâi fâ.

— Eh bin hardi ! allein vâi.

On va à l'êtrabliu à l'assesseu ; lo gaillâ s'eïn va derrâi ion dâi bâo, lâi eimpougnès la quia et sè crampounè ein la tereint ein derrâi tantqu'è que le sâi drâte coumeint on i et son bré assebin, et fâ âi z'autro :

— Ora, lo tigno-io à bré teindu, oi âo na ?

Ma fâi, lè z'autro, ne puront pas derè què na, riront dè la farça, et cè qu'avâi fréma po lè dou

litres sè trovâ couïon coumeint tot et sè peinsâ, pi adon, que teni et solèvâ n'est pas tot à fè lo mémo affèrè, surtout avoué on farceu.

L'INCOURA ET LA MUSIQUA

LINCOURA dè Rebetatset amè bin lè fins bocons et ne baillè pas son drâi âo tsat quand l'est dèveron on bon fricot. Onna demeinze que l'avâi fè on tant bio pridzo su la « tempérance » ein deseint que ne faillâi pas tot mettrè pè lè z'écouallès ; mâ sè contentâ dè pou et vivrè sein ètrè trào molési po lo medzi. Sa serveinta qu'avâi dza peinsâ dè lâi féré on bon repè po son dinâ, sè peinsâ autrameint quand l'eut oûi cè pridzo, et lâi fe tot bounameint dè la soupa âi z'herbèttes avoué dâi truffès boulaïtès, on bocon dè lard et dè la salarda âo rampon, que cein est portant bo et bon.

Ma fâi quand l'incoura ve ellia medzaille, diâbe lo pas que fut content et dèmandâ à sa serveinta porqu'è le lâi avâi fè on dinâ dinse.

— C'est à causa dè voutro pridzo dè stu matin, se le lâi repond.

— Ah ! ah ! Etès-vo dza z'âo z'ua allâ vairè dansi ?

— Oi, monsu l'incoura.

— Ai-vo vu que la musiqua dansivè ?

— Oh na !

— Eh bin, mè... su la musiqua.

AINSI PARLA MALBOUT

QUAND il pleut, les jours de printemps, à la campagne, j'aime à conduire mes pas vers la forge de Malbout. Le bonhomme m'y accueille sans façon et continue sa besogne tout comme si je n'étais pas là. Il est trop intelligent pour se dépenser en politesses oiseuses. La conversation s'engage entre deux coups de marteau. Il est visiblement satisfait, le maréchal de Poirel ; ses monosyllabes sortent sans peine d'un cerveau qui pense. Quelle erreur profonde de croire que seuls les intellectuels sont capables de tenir des discours cohérents. Dans leur genre, les avocats sont des bateleurs ; ils jonglent merveilleusement avec les mots et font une impression indélébile sur le badaud des tribunes. Les hommes politiques, qui n'appartiennent pas tous à la basoche, se laissent vite influencer par son voisinage et sont admirables quand ils défendent une juste cause. Faut-il parler des théologiens et des professeurs ! Non ! Quant aux sacrés journalistes ou journalistes sacrés, je passe...

Ainsi va le monde. Malbout, certes, n'est pas un homme terre à terre, malgré ces apparences trompeuses dont nos semblables nous font si souvent victimes. Il appartient à cette jeune génération bien trempée, consciente de ses devoirs, de ses prérogatives surtout et qui se pique de savoir manier la seule controverse possible en ces jours de révolutionnement des idées. Contredire, voilà la pierre de touche ! Rien n'est plus pitoyable que de dire oui et amen à tout. Heureusement, les citoyens se parquent en tribus plus ou moins compactes et divers comités élaborent des programmes qui servent de fil conducteur. On peut être indifférent à telle ou telle idée qu'ils expriment ; on peut même ne pas très bien la comprendre : il suffit qu'elle soit dans le programme, établi par les fortes têtes du parti dans l'intérêt de toute la communauté. Cela dispense d'une étude fouillée. On prêche de